Terra Incognita

Premiers voyages en Amérique

# Préface

J’aime l’Histoire. J’aime son arrogance de nous raconter des choses que l’on ne peut que croire. Je l’aime aussi parce qu’elle est grande, l’Histoire. Elle couvre beaucoup d’évènements, et encore plus d’individus. Il s’en est passé des choses, avant aujourd’hui, n’est-ce pas ? A mon avis, qu’elle soit belle ou ignoble, l’Histoire mérite toujours d’être racontée. Et pour rien au monde il ne faut la détruire, l’oublier, la cacher aux yeux du monde. Certes, l’humanité a traversé des ères sombres et les figures historiques aujourd’hui méprisées ont un jour existé. Mes détracteurs pourraient argumenter qu’il faut effacer ces gens-là de la mémoire collective, de pas leur donner de place dans le grand livre de l’Histoire. Mais que faire, si on ne peut pas se préparer contre ce qui a déjà causé la ruine des hommes ? Et que faire pour raconter comment nous, l’humanité, en sommes arrivés là, si notre Histoire est un texte à trous ? Que faire d’une photographie où certains visages sont flous ?

Parlons maintenant d’Histoire plus concrète. Une des périodes que je trouve des plus intéressantes est la conquête du Nouveau Monde par les colonisateurs Européens. La notion de relativisme moral entre ces derniers et les indigènes me fascine : qui étaient les barbares dans la colonisation ? Nous les trouvions primitifs, et brutaux du fait de notre écart technologique démesuré, de leur façon de faire des sacrifices au nom de faux panthéons, de leur pratique du cannibalisme et de l’inceste royal. Et eux nous trouvaient sauvages par notre comportement envers leurs ressources et leurs cultures, par notre façon de ne pas prendre en compte la force physique dans la succession des royaumes, par ces conquistadors qui faisaient preuve d’une agressivité qu’ils n’avaient même pas pu concevoir, coupant court à toute négociation. En cette époque le Pape lui-même semblait condamner les violences faites aux civilisations précolombiennes. Qui étaient les sauvages ? Je me retiens à peine ici d’en discuter longuement avec vous. Ce sera en partie le sujet de mon livre, un sujet qui, je l’espère, vous passionnera autant que moi. Mon propos sera de piquer votre curiosité pour des faits historiques, sur cette période, qu’on voudrait effacer ou modifier.

A titre d’exemple, une statue d’un explorateur et d’un colonisateur célèbre a été retirée cet été d’un jardin à Philadelphie. Un explorateur italien, ayant débarqué par mégarde dans les Caraïbes lorsqu’il croyait être arrivé en Inde. Un colonisateur pionnier dans le Nouveau Monde, ramenant à bord du Santa María du tabac, de l’or, des épices et même des indigènes vivants. Je pense que vous l’avez : il s’agit évidemment de Christophe Colomb. Je ne suis pas en train de sous-estimer mon lecteur, simplement en train de lui expliquer qu’aucune connaissance ne lui est nécessaire sur cette période pour lire ce livre. Cependant, il y a un prix à l’exhaustivité, à la précision, à l’explication et surtout à la ré-explication. Vous comprendrez que je ne cherche pas à taire certaines parties de la colonisation européenne, simplement je préfère ici me consacrer à l’ère des découvertes, les débuts du par ailleurs très controversé aujourd’hui colonialisme. A l’époque du traité de Tordesillas, de la fameuse controverse de Valladolid, et plus généralement du débat sur l’humanité même des indigènes, de la légitimité des Européens à conquérir le Nouveau Monde.

J’espère pouvoir vous donner un aperçu de l’ère des découvertes qui saura vous intéresser à notre histoire, par sa complexité et ses infimes détails qu’on ne peut qu’effleurer depuis nos lointaines spéculations.

# Introduction

*« J’ai vécu avec des gens de lettres, qui ont écrit l’histoire sans se mêler aux affaires, et avec des hommes politiques, qui ne sont jamais occupés qu’à produire les évènements sans songer à les décrire. J’ai toujours remarqué que les premiers voyaient partout des causes générales, tandis que les autres, vivant au milieu du décousu des faits journaliers, se figuraient volontiers que tout devait être attribué à des incidents particuliers, et que les petits ressorts, qu’ils faisaient sans cesse jouer dans leurs mains, étaient les mêmes que ceux qui font remuer le monde. Il est à croire que les uns et les autres se trompent. Je hais, pour ma part, ces systèmes absolus, qui font dépendre tous les évènements de l’histoire de grandes causes premières se liant les unes aux autres par une chaîne fatale, et qui suppriment, pour ainsi dire, les hommes de l’histoire du genre humain. »*

Cette citation est un extrait de *Souvenirs*, d’Alexis de Tocqueville. Je l’aime beaucoup, car elle met l’accent sur un des problèmes auxquels font face ceux qui veulent raconter le passé. L’Histoire est difficile à raconter, car les évènements ne s’enchaînent pas aussi nettement, pas de manière aussi *causale* que l’on aimerait pouvoir le décrire. Comme l’explique très justement Tocqueville, les faits sont beaucoup plus particuliers, beaucoup plus proches de individus que les historiens – en règle générale – le prétendent. Mais ceux qui participent aux évènements qu’ils décrivent mettent une emphase peut-être exagérée sur les efforts individuels, sur les causes particulières des grands mouvements de l’Histoire. Je reste plutôt de l’avis des seconds, qui préfèrent attribuer la grande avancée de l’humanité à des *individus* et à des *décisions particulières* qu’à des traits généraux de l’Histoire.

Cependant, on constate, avec regret, qu’il est impossible de compiler l’ensemble des causes *précises* des choses. Les livres seraient bien trop gros, et on ne retiendrait rien. Il faut donc un compromis, un mélange astucieux de ce que l’on peut attribuer aux hommes et aux femmes de l’Histoire, et de ce que l’on peut attribuer aux grandes décisions et aux évènements plus généraux, à portée *historique*. Ce faisant, on modifie certainement l’Histoire, même dans une mesure réduite. La façon de présenter les choses, le point de vue adopté, cela a un impact majeur sur la compréhension que l’on propose de notre histoire. Il ne faut cependant pas s’empêcher de tirer ses conclusions de ce qu’on lit sous prétexte qu’on pourrait savoir plus, et plus précisément. C’est d’ailleurs à cela que servent les livres. Comme l’explique très bien Brandon Sanderson à travers Jasnah Kholin dans *The Way of Kings*, si on ne compte pas se servir des informations qu’on trouve dans les livres, autant les laisser dedans. Ils sont bien meilleurs que nous dans ce domaine. Donc autant tirer nos conclusions, et s’en servir. Il faut simplement garder un œil critique sur ce que l’on lit, et garder à l’esprit qu’on voit toujours le passé à travers un certain prisme.

Je vous propose donc un livre historique et, dans une certaine mesure, ethnographique sur les peuples indigènes d’Amérique, le contexte de leur découverte et les quelques décennies qui ont suivi la conquête du Nouveau Monde par les Européens. Il est incomplet, beaucoup de choses y sont simplifiées, et il ne couvre pas la colonisation l’ensemble de l’Amérique : seulement les Caraïbes, l’Amérique centrale et l’Amérique du Sud. J’évoque parfois d’autres parties du monde lorsqu’il me semble pertinent de le faire, comme l’Afrique ou l’Europe. Cependant ce livre n’a pas pour objectif une exhaustivité parfaite sur l’histoire de la colonisation. Simplement ses débuts, les premiers contacts et les comportements qu’eurent les premiers conquistadors. Ce livre n’a pas pour objectif une étude approfondie des religions des peuples d’Afrique et d’Amérique précolombienne. Il me paraissait important de le mentionner pendant mon balayage des civilisations datant d’avant la colonisation. Ce livre n’a pas pour objectif de détailler l’évolution des relations entre les colonies et leurs suzerains et d’autres colonies. Mais je l’ai fait lorsque cela apparaissait comme utile, pour expliquer la marche générale de l’Histoire. Vous comprendrez que ne pas parler de tout me gêne, j’aimerais vous parler de tout ! Alors, voilà à quoi il faut s’attendre : un récit croisé de la rencontre inévitable entre les peuples amérindiens et européen, mêlant causes précises, au niveau des hommes, et mouvements plus vastes, à l’échelle des nations, des empires. Il ne sera pas le plus précis, mais restera relativement détaillé pour sa longueur. J’espère vous donner un bel aperçu de ce qui signa le début d’une ère de découvertes, de conquêtes et de richesses. Certes, l’Histoire est teintée de sang mais cela vaudra mieux d’en avoir une bonne idée et de pouvoir réfléchir par soi-même plutôt que de déboulonner des statues. Qui étaient les barbares de la colonisation ? Embarquez avec moi dans ce superbe voyage aux éclats sinistres.

# Europe, XVe siècle – La fin d’une époque

Commencer un récit est toujours compliqué, surtout quand on fait un récit historique. Où commencent les causes ? Que mettre en point de départ ? A quel moment peut-on effectivement dire que tout ce qui est arrivé avant n’a eu qu’un impact marginal, mineur sur les actions dont on va parler ? Mon propos étant de relater les développements séparés (qui expliquent la suite) et le choc des peuples européen colonisateur et indigènes colonisés, il me semble juste de proposer comme début quelques décennies avant la découverte des Amériques. Celle-ci motivée par la nécessité d’une nouvelle route vers les Indes pour continuer à profiter des opportunités commerciales essentielles à la prospérité des Portugais et des Espagnols, vivant de leur mercantilisme, du fait de l’extrême richesse des nœuds commerciaux indiens à l’époque. Ces nouvelles routes nécessaires depuis la chute de Constantinople en 1453 aux mains des Ottomans, menés par Mehmed II Osman, le *César des Romains*. Cette chute suivant le déclin de l’Empire romain d’Orient, laissant place aux sultanats Mamelouks et Ottomans dont on vient de parler, contrôlant respectivement les commerces en Alexandrie et de Constantinople, bloquant de fait les routes commerciales provenant d’Inde.

Que de complications ! Je pense que l’on peut s’arrêter là. Le sunnisme triomphant de l’enclave orthodoxe byzantine eut également raison des routes traditionnelles vers l’Orient et ses soies, ses teintures, ses gemmes, et vers la mer Noire et les tatares. Les marchands italiens, qu’ils viennent de Gênes, Mantoue, Bologne, Venise, Florence, Naples ou Milan, les Espagnols et les Portugais – tous saisissaient bien l’importance de nouvelles routes vers les Indes. Les républiques maritimes Venise et Gênes avaient encore des possessions dans la mer Méditerranée de l’est (Crète, Nègrepont, Chypre, Corfou, Durazzo), particulièrement en mer Tyrrhénienne ou en mer Noire, la thalassocratie des sérénissimes Génois dominant également le commerce vers Trébizonde et en quelques zones de la Crimée, vers Tana (actuelle Rostov, non loin d’Azov). Bien sûr, avec l’essor des Ottomans, ces zones se retrouvèrent bientôt hors de leur contrôle, comme l’a montrée la défaite de la croisade au secours de la Hongrie en 1444, se soldant par la disparition du roi Ladislas III de Pologne et de Hongrie à Varna, laissant libre cours aux conquêtes turques dans l’ouest.

Dans la péninsule ibérique, la Reconquista espagnole touchait à sa fin, et pendant tout le XVe siècle la frontière fut sans cesse repoussée vers le sud entre le monde catholique et le monde musulman. Ne restait vers le milieu du siècle que le bastion sunnite de Grenade, dernier royaume musulman de la péninsule ibérique, autrefois presque entièrement conquise. Cependant, malgré sa puissance, le royaume de Castille connaissait quelques troubles internes entre la royauté et la noblesse, notamment avec le royaume d’Aragon, qui comprenait alors le nord-est de la péninsule, la Sardaigne, la Sicile et les Baléares. Cette division politique majeure entre deux royaumes dans les faits, indépendants, fut cependant résolue en 1469 avec le mariage d’Isabelle de Castille et de Ferdinand V d’Aragon. Ils sont aujourd’hui bien évidemment connus sous le nom d’Isabelle et Ferdinand les rois catholiques – ceux-là même qui ont assiégé et vaincu Boabdil à Grenade en 1492, marquant le recouvrement complet des terres ibériques, après plusieurs siècles de guerres dont les dernières prirent de véritables allures de croisades. Dans ce courant, Isabelle charge un certain navigateur génois de partir dans les océans de l’est dans l’espoir de trouver de nouvelles routes commerciales vers les Indes. Il s’appelait Christophe Colomb.

Remontons un peu en arrière pour comprendre la genèse de ce projet de voyage à travers l’Atlantique. Le très célèbre navigateur vénitien Marco Polo relatait dans le *Livre des Merveilles* ses découvertes en Orient, notamment son passage à la cour mongole où il reçut un laisser-passer en or de la part du Khan de l’époque lui-même, lui permettant d’aller en Birmanie ou au Siam, l’Inde du Sud, Kilwa et Madagascar, l’Afghanistan, le Bengale, l’Iran… Il mentionnait également l’existence de l’archipel Cipango (actuel Japon) et des richesses et techniques de la Chine. Ces dernières furent évidemment des objets de convoitise pour ceux qui se sont inspirés de lui. Bien sûr, Polo était un marchand et homme d’État en Chine pour le Khan, dont il bénéficiait de la protection. Aussi, en tant que marchand surtout, il repéra et mentionna par exemple dans son livre les pierres précieuses de Ceylan, le safran, le poivre, le gingembre, le clou de girofle ou encore la noix de muscade et la cannelle, la soie des contrées d’Orient… L’atlas catalan de 1375 ainsi que la Mappemonde de Fra Mauro de 1459 intégrèrent une grande partie des informations du livre de Polo pour donner une représentation plus juste des terres d’Asie. Cette dernière Mappemonde fut d’ailleurs commandée par Alfonso V de Aviz, roi du Portugal en cette époque. Ce qui nourrit notamment les imaginaires puis les premiers voyages des explorateurs portugais dans les décennies qui ont suivi, comme Vasco de Gama, Pedro Álvares Cabral, Magellan pour ne citer que les plus célèbres.

Pour en revenir à notre génois, celui-ci nourrissait depuis quelques années l’idée de passer par l’Atlantique pour rallier les terres indiennes de l’autre côté du monde. En effet, plusieurs îles s’éloignant du continent européen vers l’ouest avaient déjà été découvertes, redécouvertes pour certaines, et colonisées, par les Portugais notamment entretenant l’espoir de terres à l’ouest du Vieux Monde. C’est le cas des Canaries en 1404, des Açores en 1427 – qui étaient déjà connues à la fin du XIVe – et de Cap-Vert en 1456. Contrairement à ce que l’on peut croire aujourd’hui, la terre était de plus largement admise comme étant ronde à l’époque. Même des religieux - comme les dominicains espagnols - l’enseignaient ainsi. La démarche de Colomb et son emploi par Isabelle de Castille semblent finalement s’inscrire dans le contexte de connaissances géographiques de l’époque et de curiosité face à ce vaste inconnu, ce que souligne notamment l’historien Jacques Heers dans *Christophe Colomb* (1991). La nécessité de trouver des routes vers les Indes et cet attrait mystique de l’ouest brumeux incitèrent l’explorateur à se présenter à la reine de Castille en 1486 à Cordoue où il essuie un premier refus, puis un deuxième en 1491, largement attribué à sa prétention au titre de vice-roi de toutes les terres qu’il pourrait découvrir sur son chemin. Il obtint finalement à Grenade en 1492 l’accord des Rois pour son projet, des armoiries et un titre héréditaire de noblesse d’Amiral de la Mer Océane, lui octroyant un dixième des richesses qu’il découvrirait, Vice-Roi et Gouverneur Général des territoires découverts. Tout cela en grande partie grâce à l’intervention du trésorier royal, contrebalançant les demandes de Colomb avec les gains potentiels à se passer des marchands sunnites pour acquérir les richesses d’Orient. Ce traité est connu aujourd’hui sous le nom de « Capitulations de Santa Fe ».

# Amérique, périodes variables – Derrière la brume des âges et des océans

Quittons maintenant l’Europe pour partir découvrir l’état d’une Amérique sans états, ce continent encore quasi-vierge de toute incursion européenne. J’insiste sur le quasi-vierge, les vikings ayant déjà pu se rendre en Amérique vers Terre-Neuve dès le Xe siècle, et certains Espagnols prétendant plus tard avoir rencontré des croix chrétiennes dans le Nouveau Monde. Mais cette dernière théorie n’est absolument pas vérifiée, il ne pourrait s’agir que d’un artifice pour les défenseurs des colonisés comme nous le verrons plus tard. Commençons donc notre tour d’horizon du continent en balayant rapidement l’Amérique du Nord : la plupart des habitants vivent en tribus éparses, isolément. On peut toutefois noter la présence de plus grandes peuples, encore au début de leur croissance, avec la confédération Iroquoise, les Sioux, les Shawnees ou encore les Apaches. D’autres peuples, plutôt sous la forme de grandes tribus, parsemaient le territoire américain comme les Choctaws, les Comanches, les Lenapes, les Miamis, les Péquots, les Montaukett, les Redbone, les célèbres Shoshones ou encore les Seminoles pour n’en citer que quelques-unes.

D’un point de vue religieux, l’auteur Serge Bramly rapporte de ses recherches en Amérique du Nord dans *Terre Sacrée : L’univers sacré des Indiens d’Amérique du Nord* que ceux qui la peuplent sont avant tout animistes, c’est-à-dire qu’ils associent des esprits surnaturels aux choses qui les entourent. Animaux, minéraux, phénomènes météorologiques, formations rocheuses inhabituelles… On ne peut pas véritablement parler de panthéons ni de divinités, elles n’occupaient pas le même titre que celles des grecs ou des romains, ni des hindous. Cela étant dit, certains esprits étaient considérés comme majeurs et avaient véritablement la forme d’un dieu central, s’élevant au-delà des autres dans leurs religions respectives, comme le grand Manitou Maheo des Cheyennes ou le Grand Esprit Oranda des Iroquois. D’autres esprits étaient partagés entre plusieurs tribus comme le Corbeau, esprit de la ruse et de la malice ou le Coyote, à connotation de vieil homme plus sage. A noter que beaucoup de tribus croyaient en une entité créatrice, parfois immatérielle, qui aurait créé le monde et qui serait responsable de tous les vivants. C’est le cas des Abénaquis, croyant en Tabal-Dak, Créateur des humains, ou des Apaches, croyant en Ysun, entité très puissante mais complètement immatérielle bien que connectée à l’ensemble des vivants. Ces Apaches contrôlaient un territoire très étendu dans les déserts du nord du Mexique, mais leur territoire n’atteignait pas le centre du Mexique ni celui des Yaquis, tribu du Nord-Est des plateaux. Plus au sud vivent des peuples d’autres religions…

Ce qui nous permet maintenant d’aborder l’une des trois zones que nous allons étudier en détail : le Mexique. Je tiens à rappeler que la géopolitique de cette région n’est connue que par l’intermédiaire des Espagnols qui eurent à l’époque le cœur à l’ouvrage de préserver l’histoire de ceux qui furent massacrés. Encore une fois, contrairement à ce que l’on peut entendre aujourd’hui, dès les premiers pas dans les contrées mexicaines, il y avait des Espagnols pour tenter de comprendre beaucoup plus pacifiquement et intellectuellement ces peuples, comme le franciscain Sahagún ou le dominicain Las Casas, non sans rencontrer une franche opposition des colons, ouvertement opposés à la propagation des récits des Amériques en Europe. Et ce avec raison, puisqu’ils permirent d’enraciner une sombre image des Espagnols dans le Vieux Monde. La propagation des « noires légendes » obscurcit, pendant un temps, la réputation de ces derniers pour leurs commerces en Europe. Cependant, bien vite, devant l’afflux ininterrompu de richesses en tous genres venant de l’ouest, les marchands finirent par reprendre leurs affaires avec eux.

La région mexicaine était divisée en deux grande sous-régions : les Mayas, vers le Yucatán et le sud-est mexicain, et les Aztèques, dans le nord, le centre et la côte Pacifique. Commençons par la partie aztèque. A la fin du XIIe siècle, la civilisation Toltèque décline et la capitale, Tula, proche de Teotihuacan, s’effondre. Ce sont les Tépanèques qui arrivent alors sur le devant de la scène, au centre du Mexique, fondant la ville d’Azcapotzalco dans la vallée de Mexico. Vers 1400, le roi tépanèque Tezozomochtli assujettit les cités-états de Texcoco et Tenochtitlan, mais très vite Tlacaelel, un aztèque à la position puissante (un *cemanahuac* *tepehuan* en nahuatl, la langue des peuples mexicains de l’époque) organise une coalition entre les deux cités-états et celle de Tlacopan pour vaincre les Tépanèques et détruire Azcapotzalco, permettant le couronnement de Moctezuma Ier, son frère. Tlacaelel ne prendra pas part aux aspects guerriers de l’expansion aztèque qui suivra, mais organisera une vaste réforme religieuse et idéologique : le peuple aztèque est selon lui l’élu du Soleil, bien qu’il craigne sa disparition. D’après la tradition, déjà 4 Soleils-Mondes auraient été détruits, le deuxième par le fameux Quetzalcoatl, et les Aztèques seraient les élus du cinquième. Pour préserver ce monde, il leur faudrait vaincre des démons du néant en apportant de l’*eau précieuse* aux divinités. Les évènements divins étaient déchiffrés sur la Pierre du Soleil, artefact de cette culture qui est parvenu jusqu’à nous aujourd’hui. Leur principal objectif est d’étendre leur territoire et leur domination aux peuples qui les entourent, avec comme premières cibles les riches cités mixtèques plus au sud comme Coixtlahuaca.

Mais les Aztèques, bien qu’ils aient de grandes ambitions, ne sont pas sans rivaux. Les Tarasques sont un ensemble de villes autour du lac Patzcuaro unifiées au long du XIVe siècle, leur permettant de s’étendre sur la côte et se prendre possession d’importantes mines de salpêtres. Dans les hauts plateaux plus au nord, les Xalisco ou les Tonalla pour ne citer qu’eux regardent avec convoitise ces ressources précieuses et attendent le moment propice pour attaquer. Ce pourquoi les Tarasques rechignent à attaquer le royaume de Tolluca entre les Aztèques et eux. On rencontre également dans la région les Otomis, un peuple principalement mercenaire des montagnes du centre, ou les cités de Tlaxcala, alliées des aztèques mais déterminées à en rester indépendantes. Comme les autres peuples de la région mexicaine, les aztèques pratiquent le sacrifice humain, mais de manière complètement exacerbée. Certes, on pourrait objecter que les chiffres qui nous sont parvenus ont été déformés par des Espagnols dont le principal objet était de les diaboliser, mais on retrouvait dans leurs propres codex des indications de sacrifices de masse - pour les grandes occasions, comme la rénovation en 1480 du Templo Mayor - puisés principalement dans les prisonniers de guerre, mais également dans les esclaves et parfois, dans des volontaires. Ces derniers choisissaient leur mort, une possibilité de se diviniser (pour eux, le rang dans l’au-delà est déterminé par la façon dont on a choisi de mourir) en s’offrant au dieu auquel ils souhaitaient se consacrer de la manière correcte. Parfois se déroulait le rituel de la cardiectomie, une pratique qui consistait à extraire le cœur du sujet sacrificiel et à le lancer ou le frotter sur une relique du dieu auquel le sujet se consacrait. C’est l’une des deux pratiques (avec l’anthropophagie que je n’ai pas encore évoquée) qui choqua le plus profondément les colons espagnols. Les aztèques avaient atteint un degré de centralisation et de domination des peuples les entourant assez élevé en 1519, année de leur déclin abrupt. Ils exigeaient des tribus en vies humaines de leurs voisins et devaient constamment assurer un équilibre interne à l’empire pour éviter une catastrophe civile liée à l’apocalypse prévue par leur religion.

Plus à l’est, vers le Yucatan, se trouvaient les descendants de l’âge d’or maya, depuis désormais plusieurs siècles révolus, comme en témoigna la fuite de l’un des dirigeants Itza (royaume alors central du groupe culturel et religieux maya) au sud pour refonder d’autres villes au début du XVe siècle. Chichen Itza ne convoitait plus le même prestige, et les derniers héritiers relativement stables des Mayas, la ligue de Mayapan, s’entretuèrent à l’intérieur même de cette dernière en 1441 lorsque les dirigeants Xius des Uxmal massacrèrent brutalement les dirigeants Cocoms de la ligue. Le seul survivant du massacre de la famille royale, s’enfuyant en Itza, fonda une nouvelle capitale à Sotuta. L’éclatement de la ligue mit fin à l’équilibre du Yucatan et des peuples comme les Can Pech et les Chactemal purent s’émanciper. Dans le sud, au niveau du Guatemala, rien ne semble témoigner des cités qui furent un jour si puissantes et si radieuses. Les Kiche, puissants par leur alliance avec les Kaqchikel, incarnent la plus grosse puissance du sud, voisins des Ch’ortis, héritiers de la cité déchue de Copan, incarnant l’autre puissance du sud. Les autres peuples mayas que l’on peut par exemple observer dans les montagnes Chiapas, ignorent et sont en retour ignorés des plus puissants autour d’eux. On citera les Tzotzils, ou les Yokot’an, descendants du puissant empire Olmèque. Il y a une exception notable à tous ces peuples mayas : les Huaxtèques sont localisés au nord des Aztèques, cachés de leurs ennemis, vivant d’une manière complètement dissociée de leurs anciens frères Mayas. Pour traiter de la religion maya en quelques mots, le panthéon compte une quarantaine de divinités, auxquelles des sacrifices doivent être faits régulièrement, ce qui mena à une sorte d’automatisation et de ritualisation des guerres entre cités, les prisonniers que l’on sacrifierait étant véritablement le sujet de ces guerres. La religion maya reste encore très obscure aujourd’hui, mais le peu de codex qui nous sont parvenus aujourd’hui nous révèle que le cosmos aurait été séparé en trois entités, le monde inférieur, la terre et le ciel. Les mayas croyaient également en des cycles de destruction et de réincarnation, ce qui aura son importance. A noter que les Mayas avaient une déesse du suicide, à la strate la plus basse de leurs enfers, le niveau -9 du monde inférieur, Ixtab. A l’opposé, au niveau le plus du ciel, à la treizième strate se trouvait l’oiseau Muan.

Continuons notre voyage vers le sud du continent. Nous survolons l’Amérique centrale, l’isthme de Panama et le nord de l’Amérique du Sud, au niveau de l’actuelle Colombie et de l’actuel Venezuela. Plusieurs peuples occupent ces contrées intermédiaires, mais très peu sont centralisés, à l’instar des Tayronas, et prennent plutôt la forme de tribus éparses. Deux ethnies m’ont toutefois semblées beaucoup intrigantes : les Chibchas et les Miskitos. Les premiers, aussi connus comme Muiscas vivaient autour de l’actuelle Bogotá et sont la civilisation qui a duré le plus longtemps dans le temps pour la région. Ils ont même duré plus longtemps que les Nazcas, les Tiwanakus, les Chimus ou encore même les Incas, leurs terres s’étendant du Panama aux Andes orientales colombiennes. On a retrouvé des traces de leur existence jusqu’en 500 av. J.-C. et ils n’ont été vaincus finalement qu’en 1536. Leur rôle dans la création des empires maya et inca est méconnus, mais ils participèrent grandement au développement des zones qui allaient être les plus peuplées de ces deux empires. Les seconds, également connus sous le nom de Mosquitos, sont une communauté qui fut largement épargnée par les drames qui ont eu lieu pour les indigènes tout au long du XVIe siècle. Etablis sur la côte Atlantique de l’actuel Costa Rica et au nord du Honduras, ils n’étaient pas dans les priorités des Espagnols qui étaient bien plus occupés avec la côte Pacifique. Les corsaires hollandais et britanniques avaient d’ailleurs pour habitude d’utiliser ces littoraux pendant leurs excursions au XVIIe siècle, si bien que des corsaires anglais s’allièrent à eux, établissant des bases navales le long de la côte et organisant avec les autochtones des raids contre les Espagnols et les autres groupes locaux encore indépendants. En 1740, le territoire est officiellement déclaré protectorat britannique à la suite d’une déclaration d’amitié publique.

Pour plutôt traiter maintenant de la partie brésilienne, il faut d’abord savoir que les territoires longeant les rives amazoniennes sont restés les seuls connus pendant très longtemps des européens, en plus des côtes. Les exploitations de bois exotique et de sucre furent pendant longtemps les seules occupations des Portugais sur place, il était véritablement ardu de s’aventurer dans les terres tropicales. La colonisation s’est franchement accélérée vers l’intérieur du pays après le XVIe siècle, les colons se faisant plus hardis et outrepassant largement le traité de Tordesillas auquel nous reviendrons plus tard. D’où l’imprécision de nos connaissances, le fait qu’elles soient incomplètes et que les peuples de l’intérieur du pays ne soient que très peu connus. A cela nous devons rajouter l’extermination des indigènes par les Portugais à laquelle nous reviendrons plus tard, un véritable massacre déferlant qui ne laissa que très peu de survivants et qui força l’importation d’une main- -d’œuvre venue d’ailleurs. Un massacre qui, aujourd’hui, a pris la forme d’un dédain des autochtones et d’une relocalisation régulière forcée, affreuse cause du taux de suicide le plus élevé au monde.

Bref, les connaissances que nous avons sur les indigènes brésiliens concernent majoritairement les premières peuplades rencontrées sur les côtes : les Tupis. Du sud au nord de la région, ils parlaient la même langue, partageaient – à quelques exceptions près – le même panthéon, et on suppose aujourd’hui la même origine géographique, le Paraguay actuel. Les Tupis contrôlaient les côtes du Brésil de l’Uruguay à l’Amazone, et plus loin dans les terres depuis les côtes ainsi que depuis les rives amazoniennes, de l’ordre de 100 kilomètres. Il fut rapporté que ces autochtones se seraient établis aussi loin qu’à 300 kilomètres dans les terres, vers l’actuelle Belo Horizonte, distance qui représenta pendant longtemps l’extension usuelle des colonies portugaises dans les terres jusqu’au milieu du XVIe siècle. Pour détailler les différents groupes composant les communautés Tupis, on peut nommer les *Tupi namba* « Le peuple ancestral », les *Tupi niquim* « Le peuple d’à côté », les *Potiguaras* « Mangeurs de crevettes », les *Tamoios* « les aînés » ou encore les *Tabajara* « les valeureux ». Au total 7 confédérations composaient les Tupis, avec 4 tribus additionnelles comme les Arawaks du nord, auxquelles s’ajoutent encore les Teko et les Wayampi, installés en Guyane. Pour compléter le tableau, il faut rajouter l’autre grand groupe ethnique complétant les Tupis dans la culture précolombienne brésilienne et comptant environ 100 000 habitants : les Guaranis, localisés vers l’ouest et le sud-ouest de la région, au niveau du Pérou et du Paraguay actuels. Dans les légendes de ces peuples, Tupi et Guarani étaient deux frères dont les chemins se sont éloignés et qui finirent par fonder chacun de leur côté leurs propres civilisations, ces dernières gardant ainsi le même dieu suprême Tupan. Au total, on estime qu’environ un million d’indigènes vivaient dans la région brésilienne en l’an 1500.

Pour clore cette partie sur les indigènes brésiliens, j’aimerais évoquer leur méthode de succession au pouvoir. L’ascension au pouvoir se faisait uniquement sur la base des aptitudes physiques, notamment au combat. Un homme qui pouvait diriger était un homme qui pouvait mener les siens au combat. Ceux qui étaient considérés les meilleurs chefs de guerre et qui pouvaient vaincre le plus grand nombre d’ennemis prenaient simplement la place du dirigeant. Cela peut sembler, à première vue, quelque peu barbare, j’en conviens. Mais inspectons nos propres sociétés et nos voisins les plus immédiats. Les Khânats qui héritèrent des restes de l’Empire Mongol comme la Grande Horde, les Nogaïs ou la Crimée avaient presque le même fonctionnement : en temps normal, le fils ou le frère du Khân prenait sa place à sa mort, donc un fonctionnement plutôt dynastique comme on le connaît en Europe, à l’exception près que les prétendants au trône étaient nombreux et extrêmement sournois. Si l’héritier était trop faible ou encore trop jeune, il était parfois exécuté sans plus de façons afin de sécuriser sa place au pouvoir, ou simplement écarté. Et ces Hordes vivaient de la guerre, du pillage de leurs voisins, faisant des ravages et prenant de très lourds tribus sur les royaumes plus au sud ou sur les autres Hordes. En Europe catholique, la méthode de succession était purement dynastique : le successeur au pouvoir devait avoir le lien de sang le plus direct avec le roi actuel. L’hérédité primait sur tout, même sur la faiblesse physique. C’est ainsi que les Habsbourg eurent la mainmise sur une grande partie de l’Europe, en Autriche, en Hongrie, en Provinces-Unies ou en Espagne, que les Jagellon unirent la Pologne et la Lituanie en une seule République des Deux Nations, que le Portugal et l’Espagne furent rassemblés en une seule union dynastique et que les Bourbons furent presque les rois de France et d’Espagne à cause de liens de sang reculés. Des nations entières furent gouvernés par des rois étrangers, qui ne comprenaient pas les cultures d’ailleurs ni les besoins des autres pays. Qui n’avaient tout bonnement pas d’autre qualité que d’être dans la bonne dynastie au bon moment. Est-ce préférable à un gouvernement du plus fort ?

Franchissons maintenant les Andes pour rencontrer le plus grand empire que l’Amérique du Sud n’ait jamais connu. A la suite des effondrements des empires Wari et Tiwanaku, les terres des Andes ont été fracturées en un grand nombre de royaumes relativement faibles, à l’exception de Cusco, dirigés en 1444 par un certain Yupanqui Pachacutec. En sauvant son peuple des Chancas, il sauve également la ville de Cusco, relativement développée, et prépare son royaume à la création du plus grand empire de tous les temps en Amérique du Sud. Il doit cependant défaire plusieurs peuples : les Charcas du sud, les Chimús côtiers, les Quito du nord, ou encore ses voisins les Huancas et les plus reculés Chachapoyas. Mais ces peuples sont à un état de fragmentation tel qu’en une cinquantaine d’année, conquête après conquête, ville après ville, la rayonnante civilisation inca parvient à unifier tous les royaumes en un seul empire s’étendant sur le Pérou, une partie de la Bolivie et sur les côtes colombienne et chilienne. A la différence de Chichen Itza qui perdit de sa superbe avec le temps, Machu Picchu était véritablement le symbole de la légitimité Inca sur les terres et les peuples de l’empire. Parlons maintenant de leurs croyances, très complexes et passablement obscurcies par le passage des colons espagnols qui, horrifiés de voir à quel point des peuples avaient pu s’éloigner du Christ, y accordèrent moins que de l’importance. Les Incas, ou intis (nom donné à ceux qui croient en Inti, le dieu du Soleil), vénéraient un panthéon d’une cinquantaine de dieux plus ou moins majeurs, auxquels doivent être rajoutés d’autres dieux hérités des civilisations précédentes ayant vécu dans les Andes. Les fondements de ce panthéon résident dans l’observation des astres : l’observation de la voûte céleste permettait notamment de différencier les états du Dieu Soleil, Apu Inti, Churi Inti et Inti Guauqui. A l’instar des Mayas, les Incas étaient eux aussi convaincus d’une alternance cosmique entre périodes de chaos et d’ordre, et des sacrifices d’animaux (principalement de lamas) étaient organisés pour les dieux afin de les calmer en cas de défaite militaire, de catastrophe naturelle (mise sur le compte d’un courroux divin) ou de maladie. Accompagnés de coca, chicha, fleurs sacrées, le lama accompagné à la mort était le message d’apaisement aux dieux, qu’ils voyaient dans tous les objets de la nature. En effet les incas étaient panthéistes, ce qui signifie qu’ils ne font aucune distinction entre les dieux et les phénomènes et être naturels, chacun possédant un esprit qu’il convient de vénérer à sa juste manière. Il était de la plus haute importance de ne pas perturber ce qui précéda l’homme. Enfin, la langue principale des Incas était le Quechua, et bien sûr, dans cette langue *Inti* signifie soleil. Au total, environ 10 millions d’incas sillonnaient quelques 25 000 kilomètres de réseaux routiers dans les montagnes péruviennes, qu’ils exploitaient à l’aide de cultures en terrasses pour vaincre l’escarpement des pentes, solution très originale qui n’est pas sans rappeler les rizières.

# Afrique, XIIIe - XVe siècles – Le début d’un empire marchand

Traversons cette fois l’Atlantique dans l’autre sens, vers l’Afrique, qui sera notre dernière étape avant le départ de Colomb. Il est vrai que je ne souhaitais pas en parler, mais il me semble quand même absolument indispensable d’évoquer quelques éléments de l’histoire du Portugal en Afrique, qui permettent notamment de comprendre la rapidité de la mise en esclavage des indigènes du Nouveau Monde. Et quand je dis rapidité, je pense surtout au fait que les colonisateurs n’ont pas tergiversé bien longtemps avant mettre en pratique tout cet abominable savoir, justement acquis auparavant en Afrique, et ce de manière atrocement efficace.

On peut en fait considérer à juste titre les esclaves comme une véritable monnaie durant l’Antiquité et le Moyen-Âge, faisant par la suite déborder sur la colonisation des Amériques un féodalisme presque anachronique au vu des évènements qui allaient bientôt survenir en Europe. Les Européens et les Africains devinrent par exemple des zones d’approvisionnement d’esclaves non musulmans pour la traite arabe des zones turques et perses suite à la déclaration du prophète Mohammad au début du VIIe siècle. Les premières traites d’esclaves intra-africaines semblent remonter au XIe siècle. Au début du XIIIe siècle les Hospitaliers et les Templiers établirent de manière plus reconnue le commerce d’esclaves blancs depuis l’Orient vers l’Occident afin de servir dans les Maisons du Temple en Italie et en Aragon. La prise de Constantinople interrompit par contre la traite des esclaves tatares et russes par la mer Noire par la république de Venise, l’Espagne et les Mamelouks. Il fallait donc continuer à les faire venir cette marchandise depuis l’Afrique comme les Portugais en avaient malheureusement l’habitude. Achetés à des commerçants nord-africains, qui eux-mêmes les avaient achetés ou simplement conquis (les esclaves étaient souvent des prisonniers en Afrique et en Amérique précolombienne) en Afrique subsaharienne, ils étaient destinés aux Maures, aux Perses ou encore aux nations européennes qui désirent s’en procurer. Les proclamations pontificales comme celles d’Eugène IV sur les indigènes *Guanches* des Canaries et de Pie II sur ce « crime énorme », ou de Louis X sur les esclaves en France furent des tentatives bien vaines sur le long terme pour stopper une pratique vieille d’un millier d’années. Surtout quand la papauté elle-même reconnut cette monstruosité comme presque une nécessité aux royaumes chrétiens européens, comme par la bulle pontificale *Romanus* *Pontifex* du 8 janvier 1454 dans laquelle, suite à la prise de Constantinople, le pape Nicolas V autorise le Portugal à réduire en esclavage les Sarrasins, païens et autres ennemis du Christ. Cela inclut évidemment les sunnites et les fétichistes qu’ils pourraient acheter ou conquérir en Afrique…

Il faut toutefois reconnaître que des siècles d’adoucissement des mœurs, au sein de la foi chrétienne, permirent à la grande majorité de l’Europe le passage progressif de l’esclave au serf, une forme adoucie et bien plus acceptée car plus respectueuse de l’individu et en accord avec l’Eglise. Louis X décréta en 1315 que le sol de France affranchissait les esclaves qui le fouleraient. Aussi les royaumes ibériques et italiens furent progressivement les seuls à encore connaître le passage d’esclaves dans leurs terres ; Le barbarisme quittait pour un temps l’Europe. Les génois continuaient en revanche leur traite massive depuis leur colonie de Caffa en Crimée pour alimenter les militaires d’Egypte mamelouke et les domestiques des grandes îles méditerranéennes, et la thalassocratie vénitienne pourvoyait un flot continu d’esclaves dans les territoires italiens, qu’ils tentèrent plus tard d’aller chercher eux aussi en Afrique, mais ils y renoncèrent.

Mais, je m’égare, revenons aux Portugais. De manière générale, il faut simplement retenir que les esclaves étaient une véritable richesse, une denrée monnayable. Abominable association que prix et vie humaine, une association qui déborda sur la colonisation des Amériques, vestige d’un féodalisme qui, au vu des évènements qui allaient bientôt survenir en Europe, semble terriblement anachronique. Mais au départ, c’est à l’initiative d’Henri *le Navigateur*, fondateur de la dynastie des Aviz, roi du Portugal (qui n’avait d’ailleurs rien d’un navigateur selon les historiens contemporains), qu’en 1422 les marins Portugais furent chargés d’explorer les côtes africaines à la recherche de métaux précieux. Ce qu’ils firent notamment avec le royaume de Bono. Dès 1441 des Africains sont ramenés au pays, et la première vente a lieu en 1444. Il ne fallut qu’une vingtaine d’années pour que les Portugais aillent chercher par eux-mêmes, dans les ports africains, ces vies humaines qu’ils allaient mettre aux enchères afin de *travailler* dans les plantations des européens. Ils se fournirent dans les royaumes suivants : Djolof, le Bénin, le Mali, le Congo (malgré quelques réticences après la conversion au catholicisme), Luanda, puis plus tard Madagascar et l’Angola, et encore plus tard les royaumes Dahomey, Ashantis, Bénin et d’Oyo, ces quatre derniers qui en profitèrent très fortement pour bâtir leur propre fortune. Les navigateurs explorèrent d’abord la région du Sénégal, puis les Côtes-de-l’Or, la région de Sao Tomé (où eut lieu la colonisation des îles), les côtes congolaises (où eut lieu celle d’Angola) et enfin arriva en 1498 le contournement du Cap de Bonne-Espérance par Vasco de Gama qui ouvrit la voie aux peuples de Madagascar et aux épices de l’océan Indien.

Malgré la mort d’Henri II en 1460, la volonté des Portugais de briser le monopole des sérénissimes vénitiens sur les biens indiens que sont le textile, le riz, les pierres précieuses et les épices est telle que des expéditions sont à nouveau financées à la fin du siècle. A cela suivra la première et très célèbre circumnavigation de Magellan, qui prit non pas la route de De Gama, mais celle du sud de l’Amérique pour rallier l’île aux épices, endroit exclusif d’où sont produits les clous de girofle, un lieu légendaire absolument essentiel pour s’assurer la prospérité commerciale à ce niveau. Son voyage commença en 1519 et s’acheva en 1522 après la mort de Magellan un an plus tôt dans un combat contre des indigènes de Mactan (Philippines), après la découverte des Moluques, après le passage par le cap de Bonne-Esperance dans le sens inverse de Vasco de Gama 20 ans plus tôt.

La scène étant posée, nous pouvons désormais braver les mers et les peuples à notre tour : prenons maintenant un point de vue plus philosophique sur les évènements que je m’apprête à relater, au prix de l’exhaustivité historique. La question à se poser est la suivante, la même que Montaigne se posa il y a de ça cinq siècles : qui étaient les barbares ? Nous avons déjà quelques éléments de réponse avec le cas des esclaves d’Afrique, mais je vous laisserai répondre vous-même.

# Brésil, Caraïbes entre 1492 et 1518 – Des caravelles et des longues-vues

Le voyage de Colomb, contrairement à ce que l’on peut penser, est extrêmement bien connu de nos jours. Certains historiens prétendent même que l’on peut retracer jour après jour la position de ses navires lors de sa première traversée transatlantique. Avec deux caravelles et une caraque, Colomb partit le 3 août 1492 de Huelva et, après une escale au canaries, atteint ce qu’il croit être les Indes occidentales 12 octobre. Il avait drastiquement sous-estimé la taille de l’océan qui le séparait des Indes orientales, et après avoir passé un banc d’algues typique de la mer des Sargasses, il croyait en fait avoir dépassé ce qu’ils appelaient les Indes orientales. L’inde aurait bientôt dû être en vue. Mais il accosta sur un archipel, qu’il prit bien sûr pour Cipango, l’archipel nippon de Marco Polo. Il fit enregistrer la première île sur laquelle il débarqua en tant que San Salvador, et rencontra alors de curieux indigènes (les Taïnos) qu’il nomme tout simplement les Indiens. Dans ces terres fertiles et abondantes de fruits et herbes inconnus, parcourues par un air agréable, sillonnées par des animaux inconnus, d’oiseaux parlant toutes les langues et habitées d’une population étonnamment amicale, Colomb croyait avoir touché une sorte de paradis perdu, que Dieu leur avait montré la voie vers l’origine pour établir le triomphe de la vraie foi. Mais il se demanda si ces gens avaient entendu parler du Khân, s’ils pouvaient le guider à lui, étant au fait des aventures de Marco Polo et souhaitant lui aussi le rencontrer.

Pour l’instant, le premier voile pudique qui sépare l’inconnu de l’étrange reste encore intact et les deux peuples se dévisagent, amicalement pour les uns et dubitativement pour les autres. Ces indigènes ont de l’or qui pendent aux oreilles (littéralement, selon les Espagnols), et sont innocemment amicaux au point de sembler naïfs et serviles aux conquistadors, ces derniers se rendant rapidement compte qu’ils ne connaissent ni les armes ni la propriété privée. Colomb écrivait à propos d’eux qu’ils étaient « doux, pacifiques et très simples », leur montrant leurs meilleures sources pour l’équipage, leur apportant des provisions, des matelots pour réparer les navires, des perroquets et des objets inconnus à emmener, mais également lui indiquant la position d’une île rivale sur laquelle se trouverait une mine d’or. Une précision à noter : les indigènes de la première île insistèrent sur l’anthropophagie de leurs ennemis. En réalité, on suppose aujourd’hui que toutes les tribus éparses du Brésil et des Caraïbes étaient anthropophages, car consommer les prisonniers de guerre adverses était une pratique très courante chez eux. En effet, à la suite de raids entre camps, les prisonniers étaient cuits puis dévorés, permettant d’accroître la force de ceux qui le mangeaient par celle de celui qui était mangé. C’est également ce processus qui permettait l’intégration des dieux d’autres panthéons dans les leurs, car en tant qu’animistes leur panthéon était infini et pouvait intégrer toutes les divinités des vaincus.

En explorant l’archipel, Colomb accosta à Cuba (qu’il baptisa alors *Juana*) où son équipage et lui apprirent à fumer le tabac (curieusement ce sont les Français qui le popularisèrent plus tard en Europe). Se croyant toujours à Cipango, il envoya deux membres de son équipage à la recherche du Grand Khân. Il accosta par la suite à Saint-Domingue (qu’il nomma cette fois *Hispaniola*) où des relations amicales se nouent avec les locaux, bien plus craintifs que les précédents. Pour bien montrer à quel point les indigènes locaux étaient serviables, dans la nuit du 24 décembre, la prudence avait déserté les lieux et un navire s’échoua, ses contenus ne pouvant être sauvés que par l’aide providentielle des indigènes. En janvier 1493, Colomb rentre en Espagne, non sans mal, et est accueilli en héros en Espagne où tous veulent voir les indigènes qu’il ramena. Pendant son deuxième voyage, une expédition bien plus vaste et beaucoup plus préparée suite aux richesses qu’il avait réussi à rapporter en Espagne (tabac, or, quelques indigènes, fruits inconnus…), il fonda la première colonie permanente des Caraïbes en janvier 1494. Mais pour l’heure, le Khân semblait sans cesse de dérober. 500 Arawaks sont ramenés cette fois des Indes, ce que les souverains Espagnols, les considérant comme leurs sujets légitimes, n’apprécièrent pas du tout. C’est également à ce moment-là que des tributs furent commencés à être imposés aux locaux, en coton ou en or. Grenade, Saint-Vincent, Trinité, Montserrat, la Guadeloupe, la Jamaïque et la Martinique furent toutes visitées pendant ses voyages. En 1493, face à l’émoi général qui suscitait le nouveau monde, le traité de Tordesillas fut signé sous l’égide du pape Alexandre VI pour séparer les terres découvertes entre les Espagnols (qui reçurent presque toute l’Amérique et des îles d’Océanie, encore inconnues à l’époque) et les Portugais (qui reçurent l’extrémité des côtes est du Brésil, encore inconnues à l’époque, et surtout :) qui reçurent le monopole sur l’Afrique. Je vous laisse juger de la qualité morale de ce partage si géométrique. En 1495, la frontière fut repoussée de quelques degrés vers l’intérieur des terres du Brésil, gagnant beaucoup de territoire en faveur des Portugais, qui avaient probablement observé cette terre depuis les territoires explorés d’Afrique subsaharienne.

Seulement, passée la stupeur du premier choc, l’étrange, l’intolérance et la cupidité remplacèrent l’émerveillement initial des colons. Dès le premier voyage Colomb entassa quelques indigènes dans un bateau qu’il fit ramener comme esclaves à Isabelle, qui s’y opposa, comme on l’a vu, immédiatement. Elle exigeait qu’ils fussent bien traités, mais sa mort en 1504 mit un terme à ses exhortations de préservation des peuples locaux. Au départ, quelques timides expérimentations pour vérifier qu’ils étaient bien humains. L’expérience montra qu’ils ne pouvaient respirer sous l’eau, qu’ils criaient sous le coup de la douleur, qu’ils dormaient, qu’ils mangeaient… mais leur remarquable amabilité qui passa pour de la servilité les plaça très vite en position de dominés pour les Espagnols, véritablement pétris d’un féodalisme brutal et de cette tradition esclavagiste que nous avons évoquée avec la traite des esclaves par la péninsule ibérique. Ils ne se posèrent pas beaucoup de questions et asservirent ces nouveaux peuples, assujettis de droit aux européens. En 1501 commença, à l’initiative d’Isabelle, le système de l’encomienda : des parcelles de terres étaient données aux conquistadors, qui avaient autorité sur tout ce qu’ils trouveraient à l’intérieur. Hommes, animaux, ruisseaux, richesses… On installa très vite des palissades et on les fit garder par des pourceaux, des chiens et des fusils pour contraindre les indigènes au travail. Vestige à nouveau hideusement féodal, le principe de l’*encomienda* était déjà appliqué sur les terres reprises aux Maures en Andalousie, il ne fallut plus que l’importer dans le Nouveau Monde. Tout comme la traite d’esclaves des Portugais. Ces deux importations sont pour moi les signes les plus clairs de la corruption des esprits par l’appât du gain des peuples colonisateurs. Peut-on encore les considérer comme civilisés lorsque leur exploitation des peuples devient aussi mécanique ? Depuis la *Casa de Contratación* de Séville, on administre efficacement la répartition des territoires de Colombie, du Venezuela, des Caraïbes et du Panama. Des cadastres prennent forme, de plus en plus de voyageurs s’embarquent, la fièvre de l’or s’emparant d’eux, avec parfois ce sombre désir de contraindre les populaces locales, malgré la première occupation des Rois catholiques de guider ces nouvelles populations à la seule vraie foi.

Face à tant de maltraitance, de brutalités et de tortures des peuples du Nouveau Monde, un dominicain nommé Cordoba prononça en Hispaniola un sermon terrible qui diabolisa les Espagnols colonisateurs. Un sermon qui retentit jusqu’en Europe. Cela mena aux inutiles lois de Burgos de 1512 qui avaient pour objectif une réglementation plus en faveur des autochtones du travail dans les *encomiendas*, mais qui ne furent jamais appliquées car surveillées presque exclusivement depuis le Vieux Monde sans réelle menace dans le cas où elles n’étaient pas observées. Nous reparlerons plus tard de cette fissure s’élargissant sans cesse entre les directives issues du continent et leur application effective dans les colonies. Elles furent suivies de l’encore plus inutile instauration du *requerimiento*. Le principe est très simple cette fois encore : avant toute chose, un texte relatant la Création selon les croyances catholiques devait être lu aux indigènes, sans nécessairement l’aide d’un interprète, le missionnaire espagnol escorté de soldats armés de ces fusils si terribles aux indigènes. Cela justifiait tout ce qu’on pourrait leur faire après, puisque les colonisateurs agissaient selon la volonté du Christ et de l’Église. Les indigènes les guidaient parfois, mais souvent se rebellaient ou ne faisaient rien, et on les massacrait s’ils résistaient trop. Un charabia incompréhensible suivi d’une condamnation presque irrémédiable aux travaux forcés, voilà comment les indigènes percevaient ce *requerimiento*, solution aux abus envers les peuples.

En parallèle, pendant un voyage prolongeant l’exploration du sud de l’Afrique, un explorateur Portugais du nom de Cabrál se fait détourner de sa route par des vents venant de l’est et accoste dans des terres encore inconnues, le Brésil. Il en prend possession au nom du Portugal, l’appelant *Vera* Cruz, bien que d’autres l’appelèrent à l’époque *Terres des Perroquets.* Nous sommes en 1500. Les années qui suivent voient l’instauration sur les côtes des Quinze Capitaineries, visant l’exploitation du bois exotique des du sucre par les populations locales. Quelques mots sur ce bois exotique que l’on connaît aujourd’hui sous le nom de Pernambouc. Avant la découverte du Brésil, ce bois était considéré rare, importé (encore une fois) d’Orient, et les Portugais connaissaient sa valeur sur les marchés européens. D’une grande dureté, il servait à la construction navale, mais on en tirait également une teinture brun rougeâtre, ce qui lui valut son nom de *bois de braise*, ou *pau-brasil* en portugais. Vous l’aurez compris, c’est ainsi que les Portugais nommèrent le pays.

Seulement, entre 1505 et 1530, peu d’expéditions ont pour objectif l’exploration de ces nouvelles terres. Le Portugal préfère concentrer ses efforts sur le continent africain et leurs possessions en Orient déjà acquises (et hautement lucratives, bien entendu). Pendant ces décennies les Européens commercèrent véritablement avec les autochtones pour récupérer ce bois tinctorial de luxe contre des miroirs ou des objets métalliques. C’est lorsque d’autres puissances oubliées par le traité de Tordesillas comme la France commencent à s’intéresser de plus près aux colonies (en y envoyant des corsaires ou, dans le cas français, en découvrant puis exploitant le tabac) et à envoyer leurs propres expéditions au Brésil que la royauté portugaise décide d’agir. Le roi décide d’attribuer quinze *Capitaineries* à la noblesse afin de laisser leurs détenteurs les administrer comme bon leur semble. L’objectif est donc avant tout d’avoir le monopole sur la production de ces richesses sur place pour les déverser sur les marchés européens. Comment ? A partir de 1530, la culture de la canne à sucre est introduite sur les côtes brésiliennes. Leur savoir-faire dans l’utilisation des esclaves pour les travaux agricoles, dans le commerce des épices et la culture du sucre leur permit, au prix de massacres, d’exploiter avec efficacité les côtes et de commencer à construire leur domination marchande. Ce triste savoir-faire acquis auparavant dans la colonisation de l’île de Madère ou en Sao Tomé (notamment la culture du sucre dans cette dernière). Cette fois, l’asservissement et le massacre des locaux fut rapide : ceux qui refusaient de se soumettre étaient tués ou réduits brutalement en esclavage. Leur anthropophagie et leur prétendue cruauté comme motifs. On commençait à se rendre compte dans les autres pays d’Europe que ces mythes sur les indigènes prenaient sérieusement l’allure de justifications de l’esclavagisme, cette tradition barbare qui passait pourtant pour la marque de la civilisation. On poursuivit les indigènes rétifs inlassablement, n’étant que des obstacles à l’exploitation des colonies par les Portugais. Je tiens à préciser rapidement ici que la colonisation de l’Amérique du Nord ne se fit pas du tout de la même manière. Là où ils furent assommés de taxes, les autochtones brésiliens furent véritablement chassés. Leurs rébellions face à l’autorité brutale venant d’ailleurs servirent par la suite de prétextes pour continuer. Tout comme à Cuzco, comme vous le verrez, des querelles entre colonisateurs finirent par inévitablement par arriver dans les terres brésiliennes, sous la forme, comme on pouvait s’y attendre, de répliques quasi-conformes à ce que l’on pouvait trouver en Europe. Là où Almagro et Pizarro se battirent par cupidité pour la capitale inca, ce sont des conflits politiques et religieux qui éclatèrent dans les Capitaineries portugaises, bien que cela ne soit que bien plus tard, pendant la Guerre de Quatre-Vingts Ans opposant les Provinces-Unies et la Monarchie Espagnole, alors unie au Portugal. La révolte des Pays-Bas les amena à s’emparer d’une partie des colonies du Brésil (Compagnie Néerlandaise des Indes Orientales), dans la région du Pernambouco. Ils furent finalement chassés au début du XVIIe siècle pendant le paroxysme des tensions religieuses en Europe, les Néerlandais étant protestants, face à des Portugais catholiques.

# Mexique, Pérou entre 1519 et 1536 – Hic Sunt Dracones !

Après les premières décennies du XVIe siècle, déjà une génération commençait à s’habituer à l’idée de ce Nouveau Monde de l’ouest, et des mythes légendaires que nous connaissons aujourd’hui sous le nom de Cités d’Or étaient bien ancrés dans les esprits des Espagnols. La Fontaine de Jouvence était également supposée exister, pour retrouver la jeunesse, la vigueur et la paix. Quiconque trouverait une des antiques cités trouverait de l’or partout, des rubis, des fruits exotiques succulents, des montagnes littéralement faites en argent, des fourrures… les contenus des cités variaient selon les légendes tirées des peuples locaux, mais peu importe. Rien n’arrêtait cette première fièvre de l’or, de l’or partout, de l’or dans l’empire aztèque, dans l’empire inca, dans l’empire maya, dans les jungles, au cou des indigènes, dans les arbres, dans les mines, de l’or pour tous ceux qui voudraient bien se baisser pour le prendre. Malheureusement pour les populations locales, il arriva que les découvertes d’or fussent bien en deçà des espoirs des colons, se soldant irrémédiablement par le massacre ou la torture des prétendus guides.

En 1519 Hernán Cortés accosta au Mexique où il fit face à quelque chose qu’aucun explorateur n’avait rencontré jusqu’alors : un empire, parfaitement structuré, avec une religion visible et des castes sociales. L’Espagne revendiquant toutes ces terres, il se déplaça prudemment dans les terres avec quelques centaines d’hommes et remarqua l’hostilité pour les aztèques des peuples opprimés de la région. Les aztèques, bien sûr, souhaitaient unifier la région en une seule pour se rendre plus puissants, mais, malgré la force de la triple alliance de cités-états, Cortés parvint à nourrir des rébellions séparatistes de l’empire qu’il utilisa adroitement à son avantage pour renverser les aztèques. Le gros problème qu’eurent les aztèques pendant cet épisode fut la maladie sonnant l’effondrement annoncé de la société qui ravagea les populations mexicaines. Tous furent contaminés, beaucoup moururent. La brutalité de Cortés, et son habileté avec la légende du retour du Dieu-Roi Quetzalcoatl lui permit de s’infiltrer dans les terres et de se rendre jusqu’à Moctezuma II l’empereur aztèque. Les peuples conquis ne connaissaient en fait pas les chevaux, qu’ils craignaient beaucoup, mais moins encore que leurs fusils qui crachaient la foudre et le feu. Certains cavaliers ne descendaient jamais de leurs montures afin de faire croire aux autochtones qu’ils ne formaient qu’un, un seule formidable être conquérant et indestructible, et qui eux n’étaient pas ravagés par les insidieuses maladies européennes, présages de l’apocalypse pour les locaux.

La force de frappe des Espagnols face à l’empire fut telle qu’ils ne résistèrent presque pas. L’effondrement prédit était enfin arrivé, à quoi bon lutter ? Les mères tuaient leurs enfants pour ne pas les voir devenir esclaves des colons. Les colons brûlaient par centaines les indigènes récalcitrants. Dans les Caraïbes, ils laissaient leurs chiens découper les entrailles des indigènes, même des enfants, et s’amusaient à les regarder courir partout en s’échinant à maintenir leurs intestins à l’intérieur de leur corps. On ne compta plus les viols, les décapitations sommaires, les massacres au nom du Christ pour obtenir la soumission des Aztèques. On les embrocha, on leur coupa les mains puis on leur demanda de « porter la parole du Christ », on les brûla par groupe de treize pour honorer le Christ et les douze apôtres, on les mutila, leur préleva de la graisse directement sur eux pour panser des blessures, on essaya le tranchant d’armes sur eux pour le plaisir. Bien sûr, les indigènes après de tels traitements, ne voulurent plus rejoindre la foi du Christ. L’anecdote restée célèbre de l’indigène qui ne voulait pas rejoindre ces hommes cruels qui prenaient leurs vies et leurs terres marqua les esprits espagnols restés dans le Vieux Monde à l’époque. Vers la fin, on ne s’embêtait même plus avec le *requerimiento*, ils ne l’acceptaient plus même s’ils ne le comprenaient pas. Et ce sont eux qu’ils appelaient les barbares ! Moctezuma fut emprisonné par Cortés, mais les aztèques, dirigés ensuite par Cuahtémoc, assiégèrent Tenochtitlan aux mains des Espagnols. Une nuit, ces derniers, désespérés, tentèrent une sortie armes à la main dans l’objectifs de tuer le plus possible, en emportant le plus d’or possible. On compte environ 200 000 morts aztèques. Tenochtitlan est par la suite reconquise, et Cuahtémoc torturé personnellement par Cortés, le dernier empereur aztèque aux côtés de l’un de ses sujets, durant lequel aucun des deux ne parle. Et ce sont les barbares ! Cortés n’y vit évidemment aucune trace d’honneur. Ce n’est pas lui qui s’occupera de la soumission des mayas qui fut également sanglante et beaucoup plus compliquée que prévue par les Espagnols et qui s’acheva en 1542 après une poussée autour du royaume d’Itza en 1536.

En 1531, après un premier échec d’un autre conquistador espagnol en 1523 à la recherche de l’Eldorado (une des 7 cités d’or, qui serait complètement faite en or dans la légende des Chibchas), c’est Francisco Pizarro qui accoste au Pérou. L’empire Inca était assez peu connu à l’époque, mais les mœurs des colonisateurs étaient de toute façon telles que la soumission des indigènes était la seule et unique marche à suivre. Ils devaient tomber, et Pizarro fut traître : apprenant la guerre civile entre les descendants de Huayna Capac, Huascar et Atahualpa, il envoya à Cajamarca un émissaire pour demander une entrevue à ce dernier. Sans armes. En usant de la même ruse abominable que Cortés, il ne respecte évidemment pas ces termes et au prix d’un terrible massacre (qui ne lui importa pas beaucoup au vu de ce qui va suivre) le fit prisonnier. Même après avoir reçu 6 tonnes d’or des Incas pour sa libération, Pizarro ne libère pas Atahualpa et le fait même exécuter sommairement pour éviter un soulèvement. Cuzco est en 1534 mise à sac une première fois, mais après des querelles entre lui et un autre conquistador Almagro, ce dernier part vers les terres chiliennes étendre les colonies castillanes. En 1536, Manco Inca prend les rênes d’une rébellion contre les abus de Pizarro et ses frères, notamment Hernando. Lima et Cuzco sont assiégées, pour un temps, au cours duquel Pizarro les vainc. Mais, dans le même temps, au retour Almagro fait prisonnier Hernando et cela se solde par la mort du premier dans la bataille de Las Salinas au cours de laquelle il est vaincu par Pizarro. Une série d’exécution entre les gouverneurs autoproclamés des terres incas se finira par la gouvernance en 1541 de Vaca de Castro. Le tout avec les maladies européennes circulant insidieusement dans l’empire inca. Comment peut-on voir les Espagnols autrement que barbares lorsqu’ils s’entretuent aussi férocement pour la domination de millions d’indigènes ? La fièvre de l’or, l’opulence de Cuzco et l’appel mystiques des 7 cités d’or perdues de Norumbega, Cibola, la Cité des Césars, Saguenay, l’Eldorado, Sierra de la Plata et de Quivira étaient plus forts que tout.

# Espagne, entre 1550 et 1551 – Le Roi, le Pape, un orateur philosophe et un aventurier humaniste

La controverse de Valladolid éclate en 1550 entre Ginés de Sepúlveda, un orateur éduqué aux travaux d’Aristote et souhaitant légitimer les actions contre les indigènes du Nouveau Monde, et Bartolomé de Las Casas, un dominicain ayant longuement vécu dans ce Nouveau Monde qui voulait empêcher la mise en esclavage des populations locales et arrêter les mauvais traitements qu’ils subissaient. Sous l’œil du légat du pape, et avec la plus grande attention de Charles Quint qui commanda d’ailleurs cette controverse, roi espagnol soucieux de trancher une fois pour toutes le débat de l’humanité des indigènes, c’est Las Casas qui remporte la controverse en 1551 après avoir narré des épisodes plus sombres que tout ce que beaucoup d’Espagnols auraient pu imaginer sans aller voir par eux-mêmes les brutalités. Remporter me semble quand même un mot fort, et Las Casas reconnaît aussi que le résultat du débat n’était qu’une piètre consolation. Pourquoi ?

Les indigènes d’Amérique furent déclarés humains, détenteurs d’une âme, donc sous la protection du Christ. Aussi leur mise en esclavage était absolument interdite. En contrepartie, devant la nécessité d’exploiter ces nouvelles terres pour tenir la concurrence des nations européennes, il fallait quand même de la main-d’œuvre… qui serait dès lors importée d’Afrique, peuplée par des êtres non humains, reconnus comme beaucoup plus près des animaux. Incapables de conscience. Classifier les êtres vivants ne me semble personnellement pas l’indice le plus révélateur d’une civilisation avancée. Les Espagnols ne voulaient cependant pas eux-mêmes procéder à la traite d’esclaves en Afrique. Ils payèrent donc au travers de l’*Asentio* des redevances aux autres nations qui le feraient pour eux, comme les Portugais. Et le commerce triangulaire fut ainsi légalisé. Triste conclusion d’un débat énorme. Des bateaux embarqueraient de l’Europe à l’Afrique, plein d’or pour payer les esclaves, puis les cales se videraient du métal pour se remplir de vie, une vie qui se fera décharger brutalement après des semaines de voyage en conditions ignobles sur les côtes brésiliennes ou caribéennes, puis les bateaux se rempliront de richesses du Nouveau Monde, des fausses richesses acquises par la barbarie de ceux qui les revendiquent pour eux, avant de retourner en Europe, où celles-ci sont vendues au prix fort. Il était évident que la papauté souhaitait aller dans le sens de la Couronne espagnole, en tant que l’un des bastions resplendissants du christianisme dans une période de troubles religieux et en tant que force politique et militaire majeure à l’époque, mais il était également évident que la Couronne espagnole avait les intérêts de l’Eglise particulièrement à cœur. Le zèle religieux espagnol fut particulièrement notable dans cet empressement à s’assurer que les actions des conquistadors soient uniquement celles voulues par le Christ. Avec ces terribles scissions de l’Eglise qui arrivèrent en Europe, l’Espagne gardait une très forte stabilité dans la foi.

J’aimerais donc profiter de ce chapitre pour aborder en partie une période particulièrement sanglante de l’histoire de l’Europe, et qui explique également, dans une certaine mesure, le zèle qui fut consacré à cette question théologique et philosophique de l’âme des indigènes. Une période que à laquelle on fait référence de nos jours comme « Ère de la Réforme », durant laquelle le Saint-Empire, les royaumes, les principautés, les villes mêmes furent divisés par la religion. L’Europe, jusqu’alors catholique (à l’exception des Balkans et de la Moscovie qui étaient orthodoxes, mais cette partie de la chrétienté rejette les *indulgences*, que nous allons voir), était relativement unie dans la religion. Les croisades étaient auparavant des moyens de rappeler à tous le lien qui les unissaient et leurs ennemis communs (les Ottomans ou les Berbères par exemple).

Mais en 1517, Martin Luther, un moine catholique du Saint-Empire Romain Germanique, publie *Dispute sur la puissance des indulgences*, plus connue sous le nom de *95 Thèses*. Comme son nom l’indique, ce texte est une critique du *commerce des indulgences*, une pratique très courante à l’époque pour raccourcir la durée que passera notre âme au Purgatoire après la mort. Précisément, même si le sacrement du pardon a été obtenu pour un certain péché, la peine associée doit encore être subie au Purgatoire dans l’au-delà, pour un temps que l’on peut raccourcir en accomplissant des actions de réparation. Ces dernières peuvent prendre plusieurs formes – actes de piété (pèlerinages), actes de dévotion (conservation et vénération de reliques) ou, surtout, actes de charité (dons au pauvres, dons à l’Eglise…) – et les religieux déterminaient la *nature* du don, c’est-à-dire la mesure de la satisfaction du Christ et son *effet*, la remise temporelle effective de la peine.

C’est ainsi que Frédéric III le Sage, électeur de Saxe et futur protecteur de Luther, détenait l’équivalent en reliques de plus « 128 000 années de Purgatoire ». Pendant la Reconquista espagnole, le *cours des indulgences* descend drastiquement, de telle sorte qu’il est de plus en plus facile d’obtenir la rémission pour ses péchés. Cette chute avait bien un but pour l’Eglise : s’assurer la pleine coopération des fidèles combattant en Espagne pour reprendre la péninsule aux Arabes. De véritables grilles des prix appelées barèmes étaient fixées par les prêtres pour ces indulgences. Cette pratique d’acheter son salut se répandit pendant siècles qui suivirent le début de la Reconquista (Xe – XVe) jusqu’à permettre aux mercenaires des Guerres d’Italie de se battre pour obtenir de l’argent qu’ils réinvestiraient (seulement une partie, mais assez pour expier leurs crimes) dans l’Eglise. Le pape Leon X collecta ainsi assez d’argent pour financer la construction de la Basilique Saint-Pierre de Rome en 1515 grâce à une nouvelle vente d’indulgences, véritable monnaie de pardon. A une échelle plus locale, certaines abbayes, grâce au développement de l’imprimerie, émettaient des centaines de milliers (une quantité véritablement absurde) de documents d’indulgence contre des faveurs sonnantes et trébuchantes. Ce que critiquait fortement Martin Luther, expliquant plutôt que le seul pardon qui existe vient en réalité de Dieu et qu’absolument aucune possession matérielle ne peut acheter.

Ce même développement de l’imprimerie qui permettait des émissions massives d’indulgence permit également de répandre massivement les traductions de la Bible en allemand que fit Luther en 1521 dans le château de Wartburg chez son protecteur Frédéric (qui, pour l’anecdote, l’avait fait enlever afin de le mettre en sécurité), malgré son excommunication par Leon X puis sa mise au ban de l’Empire par Charles Quint lors de la diète de Worms. La Réforme s’installe d’abord à Zürich, en Suisse, mais elle se répand progressivement dans une grande partie de l’Europe du Nord, du Nord-Ouest et de l’Allemagne du Sud. Les oppositions entre catholiques et réformés (les protestants ou la foi réformée calviniste faisaient partie de cette seconde catégorie, désignés comme hérétiques par la première) se font au niveau des villes, avec des massacres au nom de l’hérésie, puis au niveau de pays avec des guerres civiles entre différentes factions, joignant parfois le motif religieux à des motifs politiques ou sociaux (comme les mouvements des paysans du Saint-Empire en Allemagne du Sud qui valurent à Martin Luther d’être vu comme agitateur et presque révolutionnaire des seigneurs de la région), et enfin au niveau de l’Europe au cours de la Guerre de Trente Ans, une guerre dévastatrice entre les catholiques et leurs ennemis hérétiques au sein de l’Empire. Et ce en dépit de tous les efforts menés par les Habsbourg (ces derniers dirigeaient la Contre-Réforme catholique pour endiguer la conversion de plus en plus de principautés voire régions du Saint-Empire comme en Saxe ou dans les Flandres) puis le pape (la préservation de la paix par le Concile de Trente, qui échoua puisque la Guerre de Trente Ans fut finalement déclarée en 1648. Une Guerre qui, comme les guerres des seigneurs du sud de l’Empire, joignait également des motifs politiques à la religion. C’est ainsi que la France affronta par exemple l’Autriche alors que tous deux étaient catholiques…).

Mais ces derniers évènements ont pris place bien après notre débat de Valladolid. Je ne les ai racontés que pour montrer la terrible ampleur que ces scissions religieuses eurent sur les peuples d’Europe. Dans les années 1520 et 1530, les traductions en allemand de Luther, les prédications de Zwingli et les traductions en français de Jacques Lefèvre d’Etaples installèrent la foi réformée (il serait plus juste de parler de *fois réformées*) à Bâle, Strasbourg, Mulhouse, Berne et l’ancrèrent partout en Allemagne, en Italie du Nord et en France. Le luthéranisme (Luther) et le calvinisme (du prédicateur Jean Calvin) ne furent pas reconnus légalement avant 1555. Les marchands furent qualifiés de réformés, les principautés devinrent protestantes, et la retentissante scission de l’Angleterre (officiellement anglicane en 1530 avec la séparation d’Henri VIII et du pape Clément VII lorsque celui-ci refusa l’annulation de son mariage au roi Anglais) fit trembler la chrétienté comme un orage divin.

Quelle place pour l’Eglise catholique ? Malgré les hérésies que chacun voyait en ses voisins, les biens circulaient. La conquête du Nouveau Monde devait se poursuivre absolument, et la confiance de ces marchands réformés d’Italie du Nord se regagnait peu à peu. Voilà pourquoi les catholiques, particulièrement soucieux de leur image et de la préservation de leur foi dans le vieux continent, face à ces réformes partout en Europe (à l’exception justement de la péninsule ibérique), se devaient de répandre leur foi dans le Nouveau Monde. Toute action dans ces terres nouvelles devait commencer par une prédication de la foi, une conversion plus ou moins forcée des indigènes et une explication sur un plus long terme des principes plus complexes de la religion catholique. Il était essentiel de rappeler aux conquistadors que leur mission était d’origine divine. Sauvegarder ces âmes de la Damnation Éternelle. Les ramener sur le droit chemin. Cela ne poserait pas de problème de les massacrer s’ils n’avaient pas d’âme, n’est-ce pas ? La distance, le *déphasage* entre les deux mondes de l’Atlantique, d’une part colonisateur et exploiteur et de l’autre régent et religieux ne jouait pas en la faveur des humanistes qui gagnèrent la controverse de Valladolid. Les massacres continuèrent, la mainmise de la Couronne étant faible là-bas. Au nom de Dieu, la barbarie resta justifiée encore longtemps. Les promesses de richesses inconnues et de villes scintillantes gommaient des esprits toute inhibition vis-à-vis des vies autochtones. L’Esprit divin les guidait, selon eux. Il fallut encore des années et encore plus de voyages à travers les mers pour comprendre véritablement ce qui se passait dans les terres nouvelles, sans même parler de commencer à maîtriser la situation. Les dégâts étaient désormais irréversibles. De plus, il faut mentionner que, comme ces faits se déroulèrent pendant longtemps, le Nouveau Monde commençait à être bien ancré dans les esprits, ainsi que les pratiques associées sur place, notamment chez les colonisateurs et ceux qui leur étaient proches. Ce que voulaient désespérément éviter la Couronne et l’Église, pour leurs raisons respectives. Il devint quasiment impossible de forcer les colonisateurs à changer de pratiques vis-à-vis des peuples d’Amérique. Carrière le souligne très bien avec l’intervention des deux conquistadors à la fin de la controverse, expliquant que ce que proposaient en premier lieu Las Casas puis le légat du pape (solution de complètement abandonner l’esclavagisme) n’était tout simplement pas envisageable pour quiconque voudrait tirer profit de ses terres sur place. Le commerce triangulaire fut la clé à tout cela. Une clé tachée de sel et de sang.

# Commerce Mondial, fin XVIe et aperçu du XVIIe – Empires Marchands

Le résultat de la controverse de Valladolid est bien connu, et on vient de l’évoquer : après avoir décimé les indigènes du Brésil, les Portugais se tournèrent ainsi naturellement vers la source de main-d’œuvre la plus proche qu’ils pouvaient exploiter : les esclaves d’Afrique. Il fallait beaucoup de monde pour cultiver les plantations sucrières et récolter le bois exotique si cher aux commerçants, une quantité de main d’œuvre qu’ils n’hésitèrent pas à entasser dans leurs cales pour des voyages extrêmement inconfortables jusqu’au Brésil. L’empire commercial portugais atteint son apogée vers le milieu du XVIe siècle, comptant des bases au Brésil, en Afrique, en Ormuz, en Inde et aux Moluques. Ce que l’on voit, c’est que, malgré la distance et donc le décalage entre l’émission des ordres depuis la métropole et leur application dans les colonies, ces dernières appliquaient plus ou moins rigoureusement les instructions de leurs supérieurs. Dans les faits, si les ordres arrivaient et s’ils n’étaient pas déformés en route, il fallait encore que ces ordres soient *raisonnables* pour être appliqués par les voyageurs.C’est ainsi que, malgré une grande autonomie, ces territoires étaient bien administrés depuis Séville et Lisbonne. Là où l’écart entre ceux qui exploitaient le Nouveau Monde et ceux qui se contentaient de le gouverner de loin apparut le plus visiblement fut pendant, comme on l’a évoqué plus haut, les années qui suivirent la controverse de Valladolid : rien ne pouvait freiner les conquistadors. Ils n’avaient aucune raison de s’arrêter, la Couronne était une affaire lointaine, pour eux. Ce qui était décrété en Europe (peut-être pour sauver la face d’une nation contre de noires accusations) n’était pas toujours appliqué dans le Nouveau Monde, et au minimum avec un certain retard. Nous devons aujourd’hui remercier les chroniqueurs et humanistes de l’époque d’avoir voulu conserver la mémoire des peuples amérindiens. Je me répète, mais, dans le roman de Carrière, cette dissociation entre métropole et colonies prend la forme d’un gouffre lorsque deux conquistadors interviennent face à Las Casas dans le débat (mis en scène dans le roman même s’il n’a vraisemblablement pas eu lieu), en expliquant qu’arrêter d’exploiter et traiter humainement les indigènes signerait la fin de l’économie espagnole. La barbarie était leur outil de travail, en quelque sorte. Comment alors dire que les autochtones sont les barbares quand la chose principale pour laquelle ils se battent était la liberté ? Face à des palissades, des chiens, des fusils et des sabres ? Quand la Couronne d’Espagne fit en sorte de concilier religion et intérêts économiques à travers une bulle pontificale ?

La mainmise des gouvernements sur les colonies restait ainsi relative, mais nommer des vice-rois, des gouverneurs et des administrateurs pour ces terres éloignées leur permettait d’avoir des responsables à qui demander des comptes. Et ces responsables étaient beaucoup plus proches de ce qu’ils administraient que leurs supérieurs. Véritablement beaucoup. De plus les marchands, pour leur propre prospérité, devaient également coopérer entre eux. Aussi la relative entraide de toutes ces enclaves portugaises et espagnoles leur permirent de faire du nœud commercial de Séville un marché extrêmement riche, le plus prospère mondialement tout au long du XVIIe siècle avant d’être dépassé plus tard en valeur par celui de la Manche (les Néerlandais et les Anglais y attiraient tous les flux commerciaux). L’île aux Épices, l’île aux Diamants, les mines d’or et les montagnes d’argent… ces rêves étaient à portée de main, dans l’imaginaire des explorateurs et des commerçants de l’époque. Ce qui dirigea les Portugais et les Espagnols (avec les Français, les Néerlandais et les Anglais) jusqu’en Chine, au Japon, à Bornéo ou au Bengale. On n’arrêtait plus la soif des richesses.

# Remerciements

Je tiens tout particulièrement à remercier un homme qui ne lira jamais ces lignes, un certain Bernardino de Sahagún, auteur du codex de Florence, dont le texte écrit en nahuatl fut traduit en tant qu’*Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne*, un chef-d’œuvre récapitulatif des actions de l’Espagne dans le Nouveau-Monde mexicain. Il persista pendant son travail de compilation malgré ses opposants et l’arduité de la tâche à accomplir. Je tiens également à remercier Romain Blocq, mon collègue de route sur les sentiers de l’Histoire dont les conseils furent précieux. Enfin un grand merci à *Paradox Studios* de m’avoir donné goût à l’Histoire par le biais d’*Europa Universalis IV*, et à Eduardo Galeano, auteur de la trilogie *Memoria del Fuego* qui m’a inspiré pour l’écriture de ce petit livre.

# Bibliographie

*Tristes Tropiques*, Claude Lévi-Strauss

*La controverse de Valladolid*, Jean-Claude Carrière

*Brève relatation de la destruction des Indes*, Bartolomé de Las Casas

*Contenus Historiques*, Paradox Entertainment

*Essais : Des Cannibales, Des Coches*, Montaigne

*Relativisme*, Raymond Boudon

*Relativisme Moral*, Steven Lukes

Les images sont tirées d’*Europa Universalis IV*, *Paradox Studios*